

STALINE ET LE STALINISME

2/8 - Considérations préliminaires

Staline. Monument du XX^e siècle. Qu'y a-t-il encore à dire sur lui ? Encore beaucoup de choses, parce que les archives s'ouvrent au fur et à mesure, et aussi parce que les questions que nous posons à Staline et à la "période stalinienne" se renouvellent.

Lucien Sève a publié en 2019 la première partie du tome IV de sa tétralogie **Penser avec Marx aujourd'hui**. Ce tome IV est consacré au communisme. Le 1^{er} chapitre se passe à dégager les critères essentiels de la visée communiste, et Sève les formule ainsi :

« **Appropriation des moyens de production par les producteurs directs, dépérissement de l'État, libre développement de chaque individu...** ».

Et il annonce tout de suite la couleur, sachant les réactions que cela peut susciter :

« **En très grande part, l'URSS et les pays à régime comparable contrevenaient de façon flagrante à ces critères, ce qui affectait aussi les partis de la III^e Internationale** ».

« Le communisme », une terminologie de fausse monnaie

Il faut d'abord parler de cette appellation de *“pays communistes”* attribuée à l'URSS et aux pays orbitant autour d'elle. Il est de fait que ces pays étaient dirigés **« par des partis qu'on peut plus ou moins dire communistes en leur discours »**. Il est de fait aussi que certains de ces partis – comme le PC(b)R - se qualifiaient eux-mêmes de communistes. En RDA, par contre, le parti dirigeant était le Parti Socialiste Unifié (PSU)[1]. Mais dans aucun pays les critères de la visée communiste n'étaient observables.

Et, en dépit de cela, ils ont été qualifiés de communistes, dans un bel ensemble, par la totalité des médias occidentaux. Si cela s'est passé ainsi, ce n'est pas pour des raisons scientifiques, mais idéologiques. Ont été qualifiés de communistes tout à la fois **« les pays plus ou moins modelés par un parti de cette sorte »**, les partis de la III^e Internationale et – enfin – la visée communiste marxienne elle-même, c'est-à-dire une conception historique. Quel beau “coup de filet” !

C'est un formidable tour de passe-passe politicien qui s'opère ainsi à bas bruit :

« Donner les aspects les plus sombres de ces régimes pour résultat naturel de l'action de partis se réclamant de la visée marxienne, et donc de cette visée même ».

Ces fautes de pensée vont avoir des conséquences gravissimes

D'une part, vont être englobés sous le même terme de "communisme" des pays aussi différents que l'URSS, les pays de l'est européen, le Cambodge de Pol Pot ; vont être confondus aussi bien le communisme marxien « ***fondé sur le plus haut développement des forces productives industrielles modernes*** » que le communisme agraire. D'autre part, les auteurs vont complètement négliger la question cruciale des « ***draconiennes conditions de possibilité historique du passage d'une formation sociale au communisme*** ».

Parmi ces conditions : « ***le développement universel des moyens de production, que seul rend possible le plein essor de l'âge industriel, et son corollaire, le développement universel des individus, conditions inéconomisables, dont une conséquence est que le développement du communisme ne peut jamais partir de la campagne*** ».

Et bien sûr, le communisme ainsi défini, ou, plutôt, non défini, n'a pas marché. Nous verrons « ***les errements dramatiques de l'aventure soviétique et son avortement final*** ». Le jugement est tombé comme une évidence : LE communisme a été « ***essayé*** », mais il a « ***échoué*** ».

Au lieu de cela, la thèse défendue par Sève est la suivante : « ***les errements dramatiques et l'échec final de l'aventure soviétique (sont) l'effet prévisible d'une prématurité historique foncière de l'entreprise engagée dans la Russie du siècle dernier, n'invalidant pas, mais au contraire confirmant l'analyse marxienne et, conséquence de fabuleuse nouveauté, (ne faisant pas) du passage au communisme une définitive impossibilité, mais au contraire une possibilité de plus en plus ouverte à mesure qu'en mûrissent les conditions, toute la***

question d'aujourd'hui étant alors de bien évaluer le degré atteint par leur maturation ».

Et pour bien se faire comprendre, Sève fait cette comparaison suggestive :

« Les "histoires du communisme" aujourd'hui existantes sont alors comparables à ce qu'aurait été en 1900 une "histoire de l'aviation" concluant des tentatives non probantes d'un Clément Ader ou d'un Santos Dumont à l'échec final du "plus lourd que l'air" au lieu d'examiner de près les conditions non respectées qui rendaient compte de l'insuccès, dessinant par là-même la voie de la réussite possible ».

Il est sans doute utile, avant de poursuivre, de dissiper un possible malentendu : est-ce qu'il découle de ce qui vient d'être dit, à savoir que "les pays socialistes" ne l'étaient pas, qu'ils n'aient pas pu échapper, ne serait-ce que partiellement, à l'orbite du capital ? La réponse est non. Ils ont pu conduire, jusqu'à un certain point, des politiques d'émancipation sociale ; ***« faire jusqu'à un certain point du socialisme alors même que leur essence y contrevenait »***. En témoigne jusqu'aujourd'hui la nostalgie pour l'ancienne URSS ou l'ancienne RDA.

1917 : une révolution possible pour un communisme impossible

La révolution de 1917 « **concerne-t-elle bien la visée communiste marxienne ?** ».

Oui, répond Sève. La succession “révolution bourgeoise” de février et “révolution prolétarienne” d’octobre correspond au schéma marxien^[2]. Par ailleurs, les événements ont montré le rôle révolutionnaire de la classe ouvrière et confirmé avec éclat

que, uni avec les paysans, le prolétariat pouvait, comme disait Marx, réaliser « **le chœur sans lequel, dans toutes les nations paysannes, son solo devient un chant funèbre^[3]** ».

C’est cette alliance ouvriers-paysans qui explique que cette révolution fut, pour l’essentiel, pacifique ; et si alliance il y a eu, c’est parce que les communistes proposaient aux ouvriers et aux paysans des objectifs dont le « **caractère réellement démocratique** » était indéniable.

Entre avril et août 1917, pourtant, la position de Lénine entre stratégie pacifique ou armée n’est pas stabilisée. En avril, il pense la stratégie pacifique possible.

Fin mai, il dit que « **s’emparer du pouvoir sans disposer d’une majorité est une aventure** », mais il maintient l’option pacifique.

Il y renoncera début juillet, après que les forces réactionnaires se soient emparées brutalement du pouvoir. Il décide de préparer l'insurrection armée.

Mais, nouveau coup de théâtre en septembre : Kornilov tente un putsch que les bolchéviks contribuent à faire avorter, ce qui va leur permettre « **de conquérir politiquement la majorité dans les soviets des plus grandes villes** » (ainsi que la faveur de larges masses dans le pays) et conduire Lénine à remettre l'option pacifique sur le haut de la pile, mais tout en continuant de préparer l'insurrection armée.

À ce stade, cette dernière lui paraît devoir être non sanglante parce qu'il ne voit « **aucune force (...) capable de s'y opposer (...)** ».

La révolution sera effectivement non violente, non pas tant du fait de l'existence d'institutions démocratiques (conquises en février) que de « **la conquête d'une adhésion très largement majoritaire aux objectifs de la révolution** ».

Or, il s'agit là d'un fait de la plus haute importance[4], qui anticipe d'une quinzaine d'années sur l'idée gramscienne d'« **hégémonie politico-idéologique** », et qui peut, encore aujourd'hui, être pour nous une source d'inspiration.

Le communisme de 1918

OK, donc, pour la démonstration stratégique de Lénine. Reste à savoir si le contenu de la révolution est communiste. L'appréciation de Gramsci est connue, lui qui écrit **La révolution contre Le Capital**. Il veut dire : contre le maître-livre de Marx. Lénine dit des choses similaires à Kautsky : le volontarisme politique ne saurait bousculer la formidable nécessité des choses exprimée par le matérialisme historique.

Et pourtant, c'est le moment que choisit Lénine pour changer le nom du parti.

Depuis 1914, il considère que les social-démocrates ont « **trahi le socialisme dans le monde entier et passé à la bourgeoisie, (signant ainsi) la faillite de la II^e Internationale** ».

Il faut une Internationale nouvelle. Une Internationale communiste, et non plus social-démocrate. Marx et Engels s'étaient résignés à ce terme dans les années 1870, après la défaite de la Commune, parce qu'il ne pouvait être question, disent-ils à l'époque, que d'une « **lente préparation de la révolution sociale** ».

Garder cette appellation, dit Lénine en 1917, ce serait « **freiner le mouvement en avant (alors qu'au contraire) il est temps de jeter la chemise sale, il est temps de mettre du linge propre** ».

Le POSDR ne deviendra le PC(b)R qu'en 1918, le temps que les camarades de Lénine se convainquent de la justesse de sa position. Quant à la III^e Internationale (IC), elle n'est créée qu'en mars 1919.

Cette décision allait installer deux ambiguïtés :

D'une part, le terme communiste devient à la fois l'étiquette d'un parti actuel, d'un parti présent, et celle du contenu de la société que vise ce parti.

« Que vienne à changer en son fond (ce que vise le parti), et l'étiquette devient mensonge – toute la malversation fondamentale du stalinisme devient alors possible ».

D'autre part, va s'instaurer sans bruit une ambiguïté dans les mots,

une « gravissime dualité de sens (...) entre le socialisme comme transition au communisme ou, à l'opposé, comme diversion, (et) le drame idéologico-politique immense du mouvement ouvrier du XX^e siècle va s'en trouver sémantiquement facilité ».

Lénine lui-même contribue à l'ambiguïté dans L'État et la révolution,

en accreditant l'interprétation du socialisme comme « première phase », « inférieure », de la « société communiste^[5] » ; pire : en écrivant que la différence entre les deux phases « sera certainement considérable avec le temps ; mais (qu')aujourd'hui, en régime capitaliste, il serait ridicule d'en faire cas... ».

En attendant, le mot communisme se répand en Russie comme une traînée de poudre. Les spectacles sont gratuits. L'art est en effervescence. L'adhésion des ouvriers au syndicat est permise. Les études supérieures sont accessibles aux jeunes juifs. Le divorce et l'avortement deviennent libres.

C'est un « *tsunami de gratuité, de liberté, d'inventivité* ».

Le mur de la prématurité historique du communisme

L'idée utopiste d'une subversion des contraintes de l'échange marchand et d'un passage rapide à la répartition communiste se répand.

Par exemple, les réquisitions du communisme de guerre, nonobstant leur urgente nécessité, sont considérées « **comme amorce de passage à des rapports économiques post marchands de tendance communiste** ».

Lénine prend rapidement conscience de ce genre d'anachronisme et engage la NEP, c'est-à-dire qu'il préfère reculer dans un premier temps pour mieux repartir de l'avant plus tard.

De 1917 à 1923, il prend de mieux en mieux conscience d'un triple empêchement :

1. Le développement insuffisant des individus. C'est le plus direct et le plus décisif :

Lénine dit : « **Nous ne sommes pas assez civilisés pour pouvoir passer directement au socialisme, encore que nous en ayons les prémices politiques** ». Il parle aussi de cette « **inculture semi-asiatique dont nous ne sommes pas sortis** ». « **Nous sommes illettrés** », dit-il encore.

2. L'inculture dominante s'enracine dans l'arriération massive des moyens de production, qui est un facteur de faiblesse fondamentale.

3. Le régime est isolé internationalement. Faible et isolé.

« Si la révolution allemande ne vient pas, nous sommes perdus », dit-il au VII^e Congrès du parti, en mars 1918.

Il va bien se passer à Berlin, en novembre 1918, quelque chose qui ressemble à un Octobre russe, mais qui va être rapidement réprimé.

La question cruciale de Staline et du stalinisme

Trois questions (au moins) peuvent être posées :

1. **« Les catastrophes sociales et humaines des temps staliniens ont-elles été pour une part au moins la suite naturelle – voire fatale – de la révolution léninienne, ou non ?**
2. **Qu'est-il arrivé à l'humanité pendant les trois-quarts de siècle qui vont de 1917 à 1991 ?**
3. **Quel sens (ou non-sens) y a-t-il encore à vouloir transformer le monde et à changer la vie de façon radicalement émancipatrice suivant la visée communiste marxienne ? ».**

Pour répondre à ces trois questions, il faut tirer au clair cette autre :

La visée communiste (telle qu'entendue par Sève) peut-elle être dissociée « **en pensée et en acte de l'ensemble effroyable de faits recouverts par le stalinisme ?** ».

Staline était-il, en partie au moins, dans Lénine, et déjà dans Marx ? Est-il fondé que 80% des Français jugent négativement le mot communisme ?

Sève s'en prend d'abord à la question du Staline assoiffé de pouvoir. Elle est traitée dans trois biographies réputées que l'on doit à Dimitri Volkogonov^[6], Robert Conquest^[7] et Jean-Jacques Marie^[8].

Tous décrivent « **la froide détermination aggravée de stupéfiante indifférence avec laquelle cet homme aura de manière directe ou indirecte (répression sociale, aberration économique, procès politique, impéritie militaire) conduit à la mort pareille quantité d'êtres humains, à chiffrer en millions** ».

Volkogonov et Conquest parlent de « **despotisme sanglant** », de « **soif dévorante de pouvoir** », du pouvoir comme « **but, moyen et valeur suprême** » chez Staline, d'« **insensibilité totale à la souffrance des autres** », de « **cynisme rusé** ».

Mais aucun des deux (ni non plus leurs nombreux confrères historiens) ne semble réaliser que leurs développements comportent des failles.

Et d'abord celle-ci : « **Si la passion du pouvoir sans limites ni scrupules est à sa base un trait psychologique de l'individu Staline, voilà qui disculpe du même coup le communisme** ».

Et ensuite – et surtout - celle-ci : « ***En quoi la passion absolue du pouvoir qui fut, nous dit-on, le trait psychique majeur de l'individu Staline peut-elle bien expliquer le fait politique qu'il ait effectivement pu disposer d'un pouvoir absolu ?*** ».

Il y a, en effet, une radicale différence de nature entre un trait d'identité personnelle et une massive réalité d'ordre social. C'est ce genre de différence ignorée qui peut conduire à expliquer la Révolution française par l'insouciance bornée de Louis XVI et la frivolité hautaine de Marie-Antoinette.

L'ouvrage bien mieux conçu de Jean-Jacques Marie ne tombe pas dans cette psychologisation sans rivages, et fait bien apparaître que les traits personnels de Staline sont historiquement produits[9]. Et surtout, il pose cette excellente question : dans l'intérêt de qui cette soif de pouvoir et pour faire quoi ?

Las ! Marie ne répond pas à la question qu'il pose, et « ***prend rapidement le large*** ».

Ces auteurs ne nous disent donc pas si la visée politique de Staline avait quelque chose à voir avec la visée communiste marxienne.

L'insoutenable filiation de Lénine à Staline

L'énigme irrésolue par les biographes de Staline plombés par les naïvetés de leur psychologisme ne va pas non plus trouver sa solution avec les historiens de l'URSS tels que Nicolas Werth[10] et Andréa Grazioni[11]. Ceux-ci nous expliquent que le stalinisme est la continuation du léninisme, c'est-à-dire du bolchévisme, c'est-à-dire encore d'une « ***idéologie terroriste*** ».

Sauf que cela est faux. Pas de culte de la violence et de soif de guerre civile chez Lénine. Pas de recherche délibérée de l'affrontement sanglant en 1917, mais choix de la révolution pacifique. La terreur rouge ne sera qu'une réponse à la terreur blanche. Pas de guerre contre la paysannerie, à laquelle il donne la terre. Dès la guerre civile terminée, il rompt avec le communisme de guerre et établit la NEP. Pas de goulags.

Pas d'autoritarisme personnel de Lénine dans le parti. Les séances du Bureau politique sont ouvertes à la Commission nationale de contrôle. Les décisions se prennent à la majorité. Devenu président du gouvernement, il procède de même. Et surtout, il cherche à contrecarrer Staline. Au XII^e Congrès d'avril 1923, il recommande de le « *démettre de ses fonctions* ». Mais, ses dernières Lettres au Congrès ne seront pas portées à la connaissance des congressistes car Staline est à la manœuvre.

Reste à mentionner une troisième version de la condamnation de Staline et du stalinisme, celle de François Furet.

François Furet et le communisme comme

« *illusion mortifère* »

François Furet publie en 1995 un livre qui fera date, **Le passé d'une illusion, Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle**. Pour Furet, il ne reste rien de l'« *univers communiste* ». Rien de Lénine. Le communisme est « *condamné par l'histoire à disparaître corps et biens* ».

Furet dit (page 9) : « *Ainsi le communisme se termine-t-il dans une sorte de néant* ». Et pages 808 et 809 : « *L'histoire redevient ce tunnel où l'homme s'engage dans l'obscurité, sans savoir où conduiront ses actions, incertain sur son destin, dépossédé* ».

de l'illusoire sécurité d'une science de ce qu'il fait (...). L'idée d'une autre société est devenue presque impossible à penser, et d'ailleurs personne n'avance, dans le monde d'aujourd'hui, même l'esquisse d'un concept neuf ».

L'idée communiste ? Des passions : « ***la haine de la bourgeoisie*** » (page 19), « ***l'émancipation du genre humain*** » (page 49) se précipitant en « ***croyance*** » parareligieuse (pages 10, 13, 107, 198, etc.).

Le stalinisme est donné d'avance dans l'idée communiste, dit Furet : c'est « ***le stade suprême du communisme*** » (page 587). Mais, qu'est-ce que l'idée communiste ? Cela, Furet ne le dit pas, alors même que le sous-titre de son livre est Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle...

Sur la question de savoir comment et pourquoi une entreprise d'intention radicalement émancipatrice s'est renversée en son radical contraire, nous n'avons pas avancé d'un pas.